

Sémiotique du discours

Jacques Fontanille

Sémiotique du discours

Copyright

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

Ce livre est un manuel, qui s'adresse aux étudiants de deuxième et de troisième cycles, ainsi qu'à tous ceux qui, déjà un peu informés des théories et des méthodes propres aux sciences du langage, s'intéressent à la théorie de la signification. Ce livre, en effet, se propose de faire la synthèse des acquis de la recherche en sémiotique. D'autres manuels de sémiotique, conçus et publiés au cours des années 70 et 80, donnent déjà une vision d'ensemble de la discipline, dans la perspective de l'analyse structurale des textes. Celui-ci s'efforce de présenter en somme "ce qui s'est passé" depuis, dans les années 80 et 90, tout en conservant en arrière-plan les acquis antérieurs.

Ces différentes recherches se sont développées, certes, dans des perspectives souvent divergentes, parfois même franchement polémiques. Envisager d'en faire la synthèse, c'est donc accepter d'effacer en partie ces divergences, pour ne conserver que les grandes lignes de convergence ; c'est aussi renoncer à prendre en compte certaines propositions, plus difficiles à intégrer. Chacune des recherches mises à contribution – celles de Denis Bertrand, de Jean-François Bordron, de Jean-Claude Coquet, de Jean-Marie Floch, de Jacques Geninasca, de Claude Zilberberg, notamment – y perdront en spécificité, certes, mais la discipline dans son ensemble y gagnera, ainsi que nous l'espérons, et comme on dit aujourd'hui, en "lisibilité".

Que s'est-il donc passé ? Dans les années 60, la sémiotique s'est constituée comme une branche des sciences du langage, au confluent de la linguistique, de l'anthropologie et de la logique formelle. Comme toutes les autres sciences du langage, la sémiotique a traversé la période dite "structuraliste", dont elle est sortie dotée d'une théorie forte, d'une méthode cohérente...et de quelques problèmes non résolus. La période structuraliste est révolue, ce qui ne signifie pas pour autant que les notions de "structure" et de "système" n'ont plus de pertinence.

Le contexte dans lequel évoluent aujourd'hui les sciences du langage est tout autre : les structures sont devenues "dynamiques", les systèmes "s'auto-organisent", les formes s'inscrivent dans des "topologies", et le champ des recherches cognitives a pris, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, la place du structuralisme au sens strict. A maints égards, ce changement reste superficiel, et ne modifie pas en profondeur les hypothèses et les méthodes qui, au-delà des modes intellectuelles, définissent en profondeur l'esprit des sciences du langage. Néanmoins, et solidairement avec ses plus proches voisines, la sémiotique a rencontré, au cours des quinze dernières années, et rencontre aujourd'hui, de nouvelles questions ; elle découvre de nouveaux champs d'investigation, et déplace progressivement ses centres d'intérêt.

D'un point de vue général, une *épistémé* peut être considérée comme une hiérarchie de systèmes organisant le champ du savoir. Mais, du point de vue d'une discipline particulière, une *épistémé* est aussi un principe de sélection et de régulation de ce qui doit, à une époque donnée, être considéré comme pertinent et "scientifique" pour cette discipline. Dès lors, le changement prend souvent l'allure d'un élargissement des perspectives, quand ce n'est pas celui d'une transgression concertée des contraintes épistémologiques : ce qui était interdit est alors questionné, et devient à nouveau possible ; et ce qui était exclu revient dans le champ des préoccupations. L' "innovation" théorique et méthodologique n'est bien souvent qu'un effet de sens de l'oubli ou d'une forclusion antérieure. La prudence voudrait donc qu'on se garde soigneusement de décréter des ruptures épistémologiques et des changements de paradigmes, quand on a simplement affaire au "retour du refoulé".

Renouveau n'est donc pas reniement. Par exemple, le structuralisme a posé

comme principe que seuls les phénomènes discontinus, et les oppositions dites “discrètes” sont intelligibles et pertinentes. Mais c’était sans compter avec les processus d’émergence et d’installation de ces phénomènes et de ces oppositions, processus au cours desquels ils traversent des phases où les modulations continues et les tensions graduelles prédominent. Du point de vue de la langue conçue comme un système abstrait et fermé, ces phases antérieures ne sont pas pertinentes; mais le discours et son énonciation ne sont pas le seul reflet de la langue et de son système; ils comprennent, avant toute chose, les processus qui mettent en forme le système, les processus d’émergence et de schématisation du système. Aujourd’hui, on nuancerait donc le propos, et on dirait que, certes, seules les discontinuités sont intelligibles, mais elles ne le sont complètement que si on prend en compte les processus qui y conduisent. Cela signifie alors que ces processus sont “pertinents”, tout autant que les oppositions discrètes qui en résultent.

Autre exemple : la sémiotique structurale, à l’instar des autres disciplines d’inspiration structuraliste, prônait la formalisation : le formalisme, qui se présente entre autres sous la forme d’un système de notation symbolique, explicite et codifiée, traduit le caractère purement conceptuel, fixe et achevé des formes décrites. Mais, conformément à la remarque précédente, ces formes achevées ont traversé d’autres phases, où elles étaient encore instables et en devenir. En outre, au cours de ces phases antérieures, elles ont acquis des propriétés “sensibles” et “impressives”, que la formalisation leur fait perdre ensuite. Le formalisme symbolique n’est donc plus adapté à ces nouvelles préoccupations; la “forme”, certes, reste l’objectif visé, ainsi que sa description la plus explicite possible; mais, dans cet exercice, la représentation topologique, par exemple, prendra avantageusement la place de la notation symbolique; plus généralement, on préférera une *schématisation* de la signification en devenir à sa formalisation achevée.

Toutes les sciences du langage qui ont cherché à rendre compte à la fois des formes et des opérations qui les suscitent, qui ont voulu tenir compte des phases du processus tout autant que de son résultat, ont franchi le pas : les positions dans un espace abstrait, déformable mais contrôlé par des paramètres connus, remplacent désormais les suites de symboles et leurs corrélats terminologiques.

Ce qui s’est passé dans les années 80-90, c’est aussi et surtout l’apparition de nouveaux thèmes de recherche, qui avaient auparavant été le plus souvent écartés. Ecartés car, s’ils relevaient déjà bel et bien de la sémiotique en tant que discipline, ils en avaient pourtant été exclus au nom des principes du structuralisme. L’objectivité scientifique interdisait par exemple qu’on s’intéressât à l’implicite et aux sous-entendus du discours : on les a pourtant réintroduits au cours des années 80, dans le mouvement inspiré d’un côté par la pragmatique, et, de l’autre, par la linguistique de l’énonciation. Il n’empêche que, dès les années 30, Bakhtine opposait déjà à la linguistique formelle le statut implicite et sous-entendu du sens même de ce qu’il appelait l’“énoncé”, et de l’orientation axiologique et idéologique du discours.

Un des péchés capitaux de la pratique scientifique, pour le structuralisme, était le “mentalisme”; étaient ainsi exclus du champ de la réflexion scientifique l’impression subjective, l’introspection, la psychologie intuitive, etc., et, par conséquent, tout ce qui, de près ou de loin, pouvait sembler donner des gages à ces erreurs de la pensée. Gustave Guillaume était souvent rejeté parce qu’il inscrivait dans le psychisme des sujets de langage le “temps opératif”, nécessaire selon lui à la formation des réalités linguistiques. Noam Chomsky était vivement discuté, parce qu’il attribuait les jugements de grammaticalité à l’intuition des sujets parlants – de fait : à l’introspection des linguistes professionnels –. Gérard Genette récusait enfin la notion de “point de vue”,

comme trop dépendante de la psychologie de la perception.

On comprend donc pourquoi la sémiotique a mis du temps à redécouvrir les émotions et les passions, la perception et son rôle dans la signification, les relations avec le monde sensible, et sa connivence avec la phénoménologie. Pourtant il n'échappe à personne que les discours concrets mettent en scène des événements et des états affectifs, et que la perception organise les descriptions et les rythmes textuels. La sémiotique a mis du temps parce qu'il lui fallait découvrir les moyens de traiter tous ces thèmes comme des *propriétés du discours*, et non comme des propriétés de l' "esprit" ; comme des thèmes propres à une théorie de la signification, et non à une branche de la psychologie cognitive. Les phénomènes étaient reconnus; restait à les construire comme des objets de connaissance du point de vue de la sémiotique du discours.

C'est aujourd'hui chose faite, semble-t-il : on peut désormais parler de passions et d'émotions discursives, au même titre que l'on peut parler d'énonciation du discours, ou d'une logique narrative ou argumentative du discours. Et ce, sans pour autant réduire le discours au statut d'un simple symptôme, révélateur d'un état psychique qui lui serait extérieur. La sémiotique, qui a fait du discours non seulement son domaine d'exploration, mais, mieux encore, l'*objet* de son projet scientifique, a donc aujourd'hui la capacité d'aborder ces nouvelles questions sans renoncer pour autant à ce qui la fonde comme discipline à part entière.

Nous n'insisterons pas ici plus longuement sur ces nouvelles préoccupations : ces différents aspects seront largement évoqués par la suite, ou ont déjà été traités ailleurs. Nous voudrions seulement rappeler deux dimensions essentielles de ce déplacement d'intérêt : (1) un déplacement de l'intérêt pour les structures vers les opérations et les actes ; (2) un déplacement des oppositions discrètes vers les différences tensives et graduelles. Le premier déplacement conduit à une syntaxe générale des opérations discursives ; on considérera alors l'univers de la signification plutôt comme une *praxis* que comme un empilement stable de formes figées. Le second déplacement conduit à une sémantique des tensions et des degrés, qui est compatible mais en concurrence avec la sémantique différentielle classique.

Ce livre est un manuel, disions-nous. Un manuel doit obéir à quelques principes de base qui sont censés faciliter l'accès aux résultats présentés : les acquis de la recherche doivent y apparaître sous une forme systématique et cohérente, explicite et opératoire. Mais le plus souvent, on laisse au temps le soin de ce travail, et aux didacticiens et pédagogues, celui d'en recueillir les résultats. La conséquence en est, bien souvent, que les acquis de la recherche ne sont utilisables dans l'enseignement que 10 ou 15 ans plus tard.

Nous prenons ici le risque de ne pas attendre que le temps travaille à notre place. C'est un risque, car le temps valide ou invalide, retient ou rejette dans l'oubli, hypothèses et propositions de la recherche ; le temps filtre, fait le tri, et construit peu à peu les conditions d'une cohérence, d'une systématité et d'une explicitation complète. Il nous faut donc nous aussi filtrer, trier, retenir et rejeter, et organiser : à la place du temps, nous adopterons donc un *point de vue*.

C'est le choix d'un point de vue d'ensemble, et tenu avec persévérance, qui procurera à notre tentative de synthèse sa cohérence, sa systématité et son caractère explicite. Ce point de vue sera celui du *discours en acte*, du discours vivant, de la signification en devenir.

Ce choix sera tout d'abord présenté et justifié dans le premier chapitre (*Du signe au discours*) : choisir le point de vue du discours en acte, c'est en effet choisir d'observer la manière dont la praxis sémiotique schématise notre expérience pour en faire des langages, plutôt qu'observer et découper des unités minimales. La sémiotique que nous

envisageons, dans la perspective définie par Greimas il y a une trentaine d'années, est celle des *ensembles signifiants*, mais des ensembles signifiants en construction et en devenir.

Ce choix sera ensuite mis en œuvre à propos des formes de base dont doit se doter toute théorie sémiotique: *Les structures élémentaires*. En effet, si l'unité pertinente de la sémiotique du discours ne peut être le signe, c'est parce qu'elle est à la recherche du système de valeurs qui organise chaque "ensemble signifiant" ; et ce système de valeurs prend ici la forme de la *structure tensive*.

Le troisième chapitre est celui où on envisage toutes les conséquences du choix proposé : il s'intitule *Discours*, et il propose une représentation globale du discours comme *champ* (une forme topologique), ainsi que l'examen de différents types et niveaux de schématisation, *schémas de tension* et *schémas canoniques*.

Dans le quatrième et le cinquième chapitres (respectivement : *Actants, acteurs et modalités & Action, passion, cognition*), d'autres conséquences seront tirées de ce choix initial, à propos de thèmes qui sont des classiques de la théorie sémiotique. A propos de la théorie actantielle, on montrera que la concurrence entre deux logiques, la *logique des places* et la *logique des forces*, nous conduit à distinguer les *actants positionnels* du discours et les *actants transformationnels* du récit. A propos des grandes dimensions du discours, nous montrerons en quoi la perspective du discours en acte modifie les logiques respectives de l'action, de la passion et de la cognition.

Enfin, le chapitre de conclusion s'efforcera de faire une place au concept d'énonciation. En effet, ce dernier connaît bien des déboires : après avoir été "oublié" par le structuralisme, il est devenu prépondérant dans les linguistiques post-structurales ; même le guillaumisme s'est reconverti après-coup en théorie énonciative. Après avoir été peu de choses, l'énonciation serait donc "tout" – tout ce qui n'est pas réductible à un système clos et figé –. Ainsi, parfois, le sujet d'énonciation est-il strictement identifié à l'instance de discours en général. Tout expliquer, comme chacun sait, équivaut à ne rien expliquer. C'est pourquoi, dans la perspective du discours en acte, nous nous efforcerons pour finir de spécifier le concept d'énonciation.